

LE
MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Un soleil splendide réjouit enfin nos yeux, et Paris, jusqu'alors si morne, reprend un air de fête. Les étoffes diaphanes et légères vont être les préférées pendant les chaleurs, et déjà nous avons remarqué un grand nombre de robes en soie grenadine à disposition, ainsi que d'autres, en barége, à volants bayadères, que nous admirons tant ces jours derniers, dans les brillants étalages de la maison *Gagelin*, ce temple privilégié de la mode, où elle étale si orgueilleusement ses magnificences.

Les volants tendent à se porter moins hauts. J'ai vu plusieurs robes d'organdi et de mouseline imprimées, qui en avaient cinq et même six de 13 à 44 centimètres, à peu près. Ce nombre arrondi bien mieux la jupe et l'aide davantage à faire le cerceau.

Les chapeaux restent petits, ils sont très enroulés sur les joues et avancent un peu plus sur

la tête. Sous la passe, on met toujours une profusion de fleurs et de blonde, parfois même de fruits, surtout des cerises. Quant aux ornements de la calotte, ils dépendent totalement du goût ou du caprice de la faiseuse. Madame Plé-Horain la garnit avec une grâce exquise, sans jamais les surcharger. Les fleurs, la blonde, les rubans, tout cela se marie comme par enchantement sous sa main légère, et nous trouvons toujours chez elle des merveilles de bon goût.

Les chapeaux de paille de fantaisie, brodés de velours noir, sont fort bien portés. On pose souvent une grosse touffe de coquelicots au bord de la passe, en dessus et une autre semblable dessous. Cela varie et est assez coquet. Rien ne sied mieux, du reste, que cette couleur rouge aux femmes brunes et un peu pâles. Nous ajouterons que si ces fleurs sortent de la maison *Perrot*, elles seront plus charmantes encore, car elles offriront aux regards une imitation si fidèle de la nature, qu'on pourra les croire transplantées tout récemment de leurs champs paisibles sur vos jolies têtes, mes chères lectrices, pour vous prêter de nouveaux attraits.

Les riches dentelles de la maison *Violard*, ont le privilège de se pavaner sur les belles épaules de toutes femmes élégantes, c'est l'ornement le plus en faveur pour les mantelets habillés. On en met ordinairement deux

rangs très hauts : par exemple, le premier de 50 centimètres, et le second de 20. Si l'on en met trois rangs, le premier aura 30 centimètres, le second 20 et le troisième 15. Le corps du mantelet sera entouré de deux ou trois rangs de petites ruches de ruban de gaze, ou de taffetas.

Si vous avez une dentelle, et qu'elle ne soit que de 15 centimètres de hauteur, naturellement vous haussez les deux premiers rangs avec une bande de tulle unie, pour arriver graduellement aux proportions que je viens d'indiquer.

Le corset est la base fondamentale de la toilette, il fait une taille charmante ou il la déforme à son gré. Madame Hippolyte possède l'art suprême dans la création du corset, et sa maison est une de celles qui ont pris place au premier rang dans ce genre d'objet. C'est une chose importante et que nous ne devons pas manquer de signaler, car la plus jolie robe, avec un corset mal fait, qui rend, par conséquent, la tournure disgracieuse, perd une partie de l'effet qu'elle devait produire. On n'a plus l'air d'être en toilette, mais seulement en négligé.

Je viens de voir une robe charmante dans le magasin de lingerie de madame Colas, au milieu d'une foule de coquettes fantaisies plus gracieuses les unes que les autres. En voici la description exacte : Elle est de mousseline blanche, unie au bas, il y a trois volants bordés d'une petite dentelle haute d'un bon doigt. Après la dentelle, viennent six petits plis de la hauteur de 4 centimètre. En tête de chaque volant, se trouve un bouillon dans lequel passe un ruban rose. Ce bouillon est assez large pour contenir un ruban rose n° 4. Le corsage figure un canezou ouvert devant, il est orné tout autour d'un bouillon semblable, qui surmonte aussi une garniture pareille à celle de la jupe. Devant ce corsage, il y a trois nœuds de ruban rose, les manches sont demi justes, avec deux volants et un bouillon. Il s'y trouve de même des nœuds de ruban rose. Je ne saurais vous dire combien cette robe a de fraîcheur et d'élégance. On ne portera pas cela à la ville, mais c'est une toilette ravissante pour diner de cérémonie, soirée dansante, concert ou théâtre.

Pour négligé d'intérieur, à la fois simple et élégant, rien ne convient mieux et n'est plus en vogue qu'une jupe de mousseline imprimée, sur laquelle on pose un corsage semblable, demi-ajusté, que l'on garnit d'une petite ruche de pareille étoffe. Ce corsage est à basques : quelquefois les basques sont formées par un volant à deux têtes, alors la ruche devient inu-

tile. On peut faire les manches de forme pagode; mais la façon préférée maintenant, c'est celle demi-juste, avec une ou deux hautes garnitures.

Les sous-manches sont toujours de rigueur : on les fait simples, façon pagode, pour le négligé; pour grande toilette, on y mettra deux énormes bouillons fermés par une espèce de poignet. Entre chaque bouillon, il faut un volant de point d'Angleterre; au bord du premier poignet, une ruche de ruban rose ou bleu de ciel, et au milieu des bouillons, des nœuds de ruban.

Ce genre de sous-manches est ce qui se fait de plus riche en ce moment. Madame Colas en fait un nombre considérable pour nos élégantes les plus en renom.

Le luxe des mouchoirs de poche ne diminue pas, et le magasin de la *Sublime-Porte* est là pour l'attester. A en juger par les merveilles qu'il vient d'exposer au palais de l'Industrie, M. Chapron n'a pas de rival en ce genre, il est le créateur de ce qui se fait de plus admirable en broderies de luxe, et ses mouchoirs ont fait depuis longtemps le tour du monde.

Le mouchoir de poche, entouré de dentelles presque complètement, comme il l'est aujourd'hui, ne sert plus que de maintien. Plus il est riche, plus il a un cachet de haute aristocratie, c'est ce qui fait que ceux de la maison Chapron sont le *nec plus ultra* de l'élégance.

La chapellerie de Dasprez conserve sa vogue suprême pour les coiffures de nos belles amazones et celles des enfants. Pour monter à cheval, ce qui sied le mieux est le chapeau noir à bords un peu larges.

Les coiffures d'enfants après quatre ans se composent de petites casquettes soit de paille, soit de crin, avec ou sans visière, à volonté.

A huit ans, on leur met de préférence un chapeau de feutre noir, à bords larges et bas de forme.

Une des choses importantes de notre toilette, comme hygiène, c'est assurément la parfumerie; mais il faut se garder de choisir au hasard les objets qui en dépendent, car la mauvaise parfumerie peut être aussi nuisible à la santé que la bonne lui est favorable. La maison *Faguer* est une de celles qui s'est fait constamment un point d'honneur de n'employer jamais que les aromes les meilleurs et les plus fins pour tout ce qu'elle fait fabriquer. On lui doit une foule de précieuses recettes pour la conservation de la beauté, et la confiance qu'on lui accorde est sans limites, parce que toujours elle a su la mériter.

Au revoir, mes gracieuses lectrices, je ne

DESCRIPTION DE LA

— Chapou en tissu...
— Les sous-manches...
— Le luxe des mouchoirs...
— La chapellerie de Dasprez...
— Les coiffures d'enfants...
— Une des choses importantes...
— Au revoir, mes gracieuses lectrices, je ne

PLANCHE DE

vous quitte pas pour longtemps, et d'ici à ce que je reprenne la plume pour vous, je vais m'efforcer de consigner à votre intention sur

mes tablettes les nouveaux caprices de la mode.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 434.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en tissu de paille avec bavolet pareil, orné de bretelles et de bouclettes de velours noir.

Un velours borde la passe ; des bandelettes de velours sont posées à plat sur la passe, deux dans un sens et deux dans l'autre, se croisant l'une sur l'autre de chaque côté et terminées par un petit nœud de velours.

Le bavolet est garni de boucles qui l'enveloppent dans leurs anneaux. Ces velours partent en haut du bavolet sous un petit nœud.

Le dessous en blonde est garni de petites grappes de cerises.

Brides de taffetas.

Basquine Berthe de taffetas brodé au passé, ornée d'efilé et de dentelle.

Ce vêtement est montant, ajusté à la taille et emboîte les hanches.

Les manches sont droites du haut et terminées par une garniture qui part de la saignée et forme volants pagode.

La berthe est semblable derrière comme devant.

Le devant est attaché par des gances qui ont aussi un bouton à chaque extrémité.

A l'encolure, l'efilé forme des écailles, et la dentelle qui est posée dessous est droite.

Les écailles sont brodées entre deux festons. Au-dessus de chaque écaille est une broderie formant pyramide.

L'efilé qui suit partout l'écaille est de 2 centimètres ; celui du bas est de 6. Sous chaque efilé est une dentelle posée droite légèrement *soutenuë*.

Robe de taffetas.

Jupe à volants terminés, par un ourlet marqué.

TOILETTE DE DÎNER. — Coiffure en cheveux, ornée de dentelles noires formant une petite résille en arrière avec bouts tombants sur la nuque, dans lesquels sont mêlés de petits velours et du jais.

Robe de taffetas garnie de velours posés à plat.

Corsage montant plat, orné devant de brandebourgs, en petits velours de 1 centimètre, ayant à chaque bout une double bouclette repliée.

Manche plate courte, ayant en guise de jockeys trois velours avec un petit nœud au milieu. Cette manche est garnie de trois volants.

La jupe, unie, est ample et forme la traine. Un velours noir de 8 centimètres est cousu à plat sur chaque couture des sept lez de la jupe.

Sous-manches composées de trois bouffants de tulle blanc, retenus entre des anneaux de velours noir. Petite dentelle sur le poignet.

TOILETTE D'ENFANT. — Petite fille de six à sept ans.

Chapeau rond avec mentonnière nouée sur le côté.

Robe de mousseline à volants festonnés.

Bretelles en large ruban de taffetas.

Corsage décolleté carré.

Manches courtes à deux bouffants avec un volant.

Jupe couverte de volants.

Chemisette suisse montante.

Deux rubans larges sur l'épaule, pincés à la taille, forment bretelle. Ils ont un nœud de chaque côté à la taille, retombant flottant derrière comme devant.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. *Chapeau Fontange*, en crêpe, orné de petits rubans n° 7. Un nœud de ruban est placé sur la tête, et derrière un choux de blonde avec trois coques et trois bouts de ruban. Dessous une simple rose.

N° 2 *Chapeau Louis XV*, en crêpe, recouvert d'un rang de dentelle noire et d'un rang de blonde blanche, rattachés sur le côté par un

Louquet de coquelicots et d'épis de blé. — Dessous, un bouquet d'épis et coquelicot, sur un côté au-dessus des bandeaux ; sur l'autre côté, au bas du chapeau, un Louquet de coquelicots seulement.

N° 3. *Peignoir en mousseline blanche*. La jupe est garnie de trois volants en mousseline brodée, surmontés d'un bouillonné également en mous-

seline, dans lequel on passe un ruban de couleur; puis on place des nœuds dessus de distance en distance. Le devant de la jupe est terminé par le bas d'un quadrillé formé par des entre-deux en mousseline brodée, et l'intérieur de chaque carré est occupé par une fleur en valenciennes. Le revers du corsage rappelle le quadrillé du devant de la jupe, et est garni d'un petit volant en mousseline brodée. Les bretelles sont formées par un bouillonné et les manches sont garnies de deux volants séparés entre eux

par un quadrillé en mousseline et valenciennes; chaque volant est retenu par un nœud de ruban.

N° 4. *Col à pattes*, en application d'Angleterre.

N° 5. *Manche duchesse*, avec volant composé d'entre-deux de valenciennes et d'entre-deux de mousseline alternés, garni d'un petit volant en mousseline brodée.

N° 6. *Manche*, avec bouillon et volant en semé d'application d'Angleterre; le volant est terminé par un ourlet, renfermant un ruban.

LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

Soit indifférence, soit dédain, madame de Surbley ne faisait rien pour entraver ses projets; elle voulait que son amie sût bien qu'elle n'avait aucunes vues sur Vartrès. Il est vrai qu'Amédée ne les laissait jamais seuls et que sa présence eût empêché tout rapprochement. Isaure faisait payer cher à ce dernier ses obsessions; elle le traitait avec une tyrannie, une dureté qui ne se lassaient pas. Ce despotisme lui allait si bien! elle était si jolie quand elle commandait. Le pauvre garçon se croyait aimé, et il adorait ces caprices. Il ne voyait rien et ne soupçonnait rien. Au reste, tout n'était peut-être pas perdu. Madame de Foucault voulait un mari, et un mari riche. Si Vartrès n'eût eu d'autre fortune que sa brillante plume, il n'eût sans doute pas été un rival pour Amédée. Mais il était riche, lui aussi, riche de gloire, ce qui était bien, et de belles et bonnes rentes, ce qui était mieux. Le séjour de ce dernier à Croissy ne pouvait se prolonger beaucoup, et si une explication n'avait pas lieu avant son départ, il était perdu pour elle à tout jamais. Canisy n'avait donc qu'à continuer jusqu'à la retraite de son ami le rôle d'attentif infatigable pour triompher, sans le savoir, des difficultés de la position.

Un soir, ils étaient tous quatre (mademoiselle Dorothée, un peu souffrante, était montée chez elle) à se promener dans une des allées du parc,

quand les aboiements frénétiques du chien éveillèrent l'attention.

— C'est une visite qui nous arrive, fit Amédée.

— Va voir ce que c'est, lui dit madame de Surbley, et reviens vite.

La recommandation était inutile. Amédée partit comme un trait et reparaisait quelques minutes après.

— Ah! ma chère, quelle tuile! M. et madame Clausel, rien que cela.

— Tu les as fait entrer dans le salon?

— Sans doute, et je les ai lâchés sous prétexte d'aller te chercher. Mais ils m'ont vu tout ce qu'ils me verront. Va les recevoir, toi, et renvoie-les le plus tôt possible. Moi je reste avec madame de Foucault et Vartrès. J'espère que tu ne songes pas à faire avaler cette pilule à nos hôtes, c'est trop rude de digestion.

— Aucunement, Isaure et M. Vartrès voudront bien nous excuser. Mais puisque tu t'es montré, tu ne pourrais sans grossièreté te dispenser de faire acte de présence au salon. Allons viens. Vous m'excusez, n'est-ce pas? dit-elle en se tournant vers ses hôtes.

— Mais sans doute, mais sans doute, fit Isaure.

— Ma foi, tant pis! je reste, s'écria Canisy.

— Et je m'y oppose, moi, répartit madame



LE MONITEUR
Chapelle de
L'opéra de
Paris



LE MONITEUR DE LA MODE

Chapeaux de M^{lle} Aphrosine & Ernestine ?
Lingerie de M^{lle} Anna Solt.

Paris, Rue Richelieu, 92.

Juillet 1853

L'éditeur, imp. de la Revue des Deux Mondes, Paris

à son être à raison, ce serait
 les pesant assomants, tant
 que plus de mérite. Et
 l'habit de longue
 on ne sait
 réservé.
 de Foucault,
 regard scrutateur qui
 du grand
 bras
 se laissant
 attendue, un
 face à face,
 suprême.
 destinée entre
 la faire
 Cette femme était un
 de séche-
 aussi dé-
 donne momen-
 indigence,
 le plus petit
 effrayan-
 elle
 indispensable à son
 maître, c'était encore
 aimé, et il lui était
 jeune
 passion si
 pas
 Madame de
 désintéressés,
 la péné-
 elles
 laissa
 n'obéissa
 ne
 Les quelques mi-
 c'était à
 pour, son pas
 négociation qui
 que celle qu'on
 L'un ne rend pas
 tant
 les Kau-
 Talleyrand sont des

de Foucault. Votre sœur a raison, ce serait plus qu'incivil. Ces gens sont assommants, tant mieux, vous n'en aurez que plus de mérite. Et puis, dans la vie, il faut s'habituer de longue main au commerce des ennuyeux; on ne sait pas ce à quoi l'on est réservé.

A ce lieu commun de madame de Foucault, Henriette lui lança un regard scrutateur qui se brisa contre la sérénité impassible du grand œil bleu d'Isaure.

— Allons, viens, dit-elle en prenant le bras de son frère, qui poussa un soupir et se laissa entraîner.

Enfin, cette circonstance tant attendue, un hasard l'amena. Ils étaient seuls, face à face, sans intermédiaires. Ce moment était suprême. Madame de Foucault tenait sa destinée entre ses mains. Il ne faut pas, après tout, la faire plus atroce qu'elle n'est. Cette femme était un prodige d'égoïsme, de personnalité, de sécheresse; mais, comme bien des femmes aussi dénuées qu'elle, elle avait ce qui donne momentanément la chance sur cette parfaite indigence, l'imagination, une imagination que le plus petit obstacle exaltait dans des proportions effrayantes. Isaure avait fini par se persuader qu'elle aimait Adrien et qu'il était indispensable à son bonheur. En dernière analyse, c'était encore le seul homme qu'elle eût aimé, et il lui était arrivé plus d'une fois de penser à ce blond jeune homme auquel elle avait inspiré une passion si ardente. Sa vanité, d'ailleurs, n'était-elle pas intéressée à ramener l'infidèle? Madame de Surbley, avec ses airs simples et désintéressés, n'était pas tellement habile qu'on ne la pénétrât: c'était donc à qui l'épouserait d'elles d'eux, à qui triompherait.

— Ce sera moi! se dit Isaure, qui n'hésita plus.

Elle sentait trop le prix du temps pour ne pas vite entrer en matière. Les quelques minutes qu'on lui laissait seraient, c'était à craindre, plus qu'insuffisantes pour, non pas achever, mais ébaucher une négociation qui exigeait une autre diplomatie que celle qu'on déploie dans un congrès. L'on ne rend pas assez justice aux femmes. Quand elles font tant que d'être diplomates, auprès d'elles les Kautnitz, les Metternich et les Talleyrand sont des

écoliers. Ah! pourquoi les femmes sont-elles exclues des affaires? Isaure se préparait à commencer l'attaque, lorsque Adrien lui sauva les difficultés de l'exorde.

— Ce pauvre Amédée! fit-il en souriant. On dirait un conscrit qui va au feu. Par pitié, vous auriez dû le retenir.

— Et pourquoi le retenir?

— Mais pour lui faire plaisir.

— Lui faire plaisir? Que voulez-vous dire? Je n'entends pas les énigmes.

— Des énigmes! Eh bien! me voilà un peu comme M. Jourdain, faiseur d'énigmes sans m'en douter. Des énigmes! mais je ne croyais même pas être indiscret. Amédée ne cache pas ses sentiments, et il me semble que si ses sentiments...

— C'est-à-dire qu'il m'aime?

— Je fais plus que de le supposer.

— Et que j'accueille ses hommages?

— Vous conviendrez, madame...

— Pourquoi, pendant que vous y êtes, ne pas ajouter que j'aime, moi!

— Je ne le dirai pas, madame, pour peu que cela vous contrarie.

— Vous vous contenterez de le penser.

— J'avoue que...

— Eh bien, non, vous ne le pensez pas; monsieur; non, vous ne le pensez pas! Vous avez raison, je le sais, et j'en conviens, de me juger sévèrement; mais demeurez sévère et ne devenez pas injuste... Voyons, quelle femme me supposez-vous être? Voulez-vous que je cherche en vous ce que vous vous êtes imaginé que je suis? Laissez-moi faire, je serai véridique, je serai *rude* tout comme si il s'agissait d'une autre... et, pour commencer, j'admettrai avec vous que la jeune fille que vous avez connue et aimée, il y a six ans, était en tout point indigne de votre amour... Vous n'avez trouvé en elle ni cœur, ni esprit, ni élan, rien en un mot. Mais était-ce sa faute ou la vôtre? Vous cueillez un fruit vert, et vous vous récriez sur son amertume. Pourquoi n'attendiez-vous pas qu'il mûrit! Je n'étais et ne pouvais être, à l'époque où vous eûtes le malheur de me rencontrer, qu'une poupée à *musique*, jouant quelques airs, toujours les mêmes, un automate avec quelque apparence de vie, voilà tout. J'étais cela sans

doute alors ; mais est-ce à dire que j'ai dû rester cela ? J'étais sotte, niaise, gauche ; à l'heure qu'il est, les flatteurs me reconnaissent quelque esprit, quelque assurance, quelque connaissance du monde. Rien ne ressemble moins à moi-même que cette autre moi d'il y a six ans. Et pourquoi la métamorphose subie par mon esprit, mon cœur ne l'eût-il pas également subie ? Peu importe l'impression que je puisse laisser de ma personne physique : je ne tiens qu'à une chose, c'est qu'on ne calomnie pas mon cœur. Que j'aie des défauts, soit, je serai la première à les reconnaître. Que je sois un peu coquette, je le veux bien encore ; mais ce n'est ni un caillou, ni un glaçon que j'ai là, monsieur ; et la preuve de cela, c'est que je donnerais dix bonnes années de ma vie pour vous convaincre, vous !

Madame de Foucault était très émue : il y avait dans son geste une sincérité éloquente qui frappa Vartès. Toutefois garda-t-il son masque d'impénétrable froideur. Isaure continua avec une vivacité croissante :

— Écoutez-moi, aussi bien ne puis-je plus longtemps jouer ce rôle d'indifférence et de légèreté dédaigneuse dictée par mon stupide orgueil. Le ciel m'est témoin que si j'eusse su vous trouver ici, je me fusse bien gardée d'y poser le pied. Mais jadis vous ne portiez pas le nom que vous avez illustré, et j'avais oublié que ce fût l'un des vôtres... Quelque effort que j'aie pu faire, mon trouble a-t-il été assez grand, en vous apercevant dans le salon ! Je me demande comment Henriette ne s'est pas douté, à l'extrême émotion que j'ai laissé voir, d'une partie de la vérité. Votre regard dédaigneux, votre moquerie voilée me glacèrent : ils me rendirent pourtant le courage et la volonté d'affronter des ressentiments que des années n'avaient point apaisés. J'ai bien des mauvaises qualités, je ne le nie pas, j'ai un orgueil intraitable, un orgueil qui ne plierait pas devant un échafaud... et qui ne courberait le front peut-être que devant une parole miséricordieuse ; vous avez tout fait pour me blesser et vous n'avez que trop réussi : cela explique pourquoi j'ai sans doute *outré* le plaisir que me causaient les assiduités de votre ami..., je voulais vous prouver que tout le monde n'avait pas de moi

la triste opinion que je vous avais inspirée. Mais, quant à l'aimer !...

— Vous ne l'aimez pas ? mais alors...

— N'achevez pas. Je devine ce que vous allez dire. Vous avez raison, c'est très mal, c'est inexcusable... et je cours risque, si je ne m'arrête, de me rendre aussi coupable envers lui que je le fus envers vous. Il faut qu'il sache que je ne puis l'épouser, et demain...

— Mais, madame, pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Amédée vous aime et qu'il a quelques motifs de penser que sa recherche sera agréée... Vous n'avez pas d'amour pour lui, soit ; mais vous le savez aussi bien que moi, l'on ne fait pas que des mariages d'amour.

— Oh ! monsieur, vous êtes cruel !

— Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles ; j'étais à mille lieues de toute allusion blessante, non. Je voulais dire seulement que je ne vois pas ce qui s'opposerait à une union à laquelle ont fait songer certaines analogies de fortune et de position. C'est là l'opinion générale : c'était votre opinion sans doute en accueillant les soins d'un homme bon, loyal, convenable, et qui (à part quelques défauts ; mais qui n'a pas les siens ?) réunit tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse.

— Je le crois comme vous, monsieur. Mais ce n'est pas le tout que cette femme soit heureuse, il faut qu'il soit heureux aussi, lui, et je ne l'aime pas.

— Avec une connaissance plus parfaite et plus intime de cette excellente nature, cela peut venir.

— Je ne le pense pas, et je ne voudrais pas qu'il en courût les risques.

— Mais qu'espérez-vous donc ? lui demanda Vartès, en la regardant fixement.

— Sortir à tout prix de cette position que chaque heure rend plus fausse. Et, vous l'avouerez-je ? j'ai songé à vous pour cela.

— A moi !

— A vous. Me haïssez-vous donc assez pour refuser de me rendre un service que je vous demanderais à genoux ?

— Non, Isaure, non, répondit gravement Vartès.

Madame de Foucault, à son nom prononcé



LE MONITEUR
Paris, R.
M. Ste. M.
Dames de G.
de Sages, Corde



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux de la M^{lle} Hortaui Brevetés S.G.D.G. Corolles de R. Phapiteau
 An^{re} M^{on} Popelin Ducarre Dentelles de G. Violard, Corslets sans goussets de la Maison Sophie
 Mauoulin, Mouches de Chaprou, Eventails, Gants et Parfums de Faguer Saboullès

LONDON at the Monitor Office 13 Greek Street, Soho NEW-YORK E.R. Strangé 37

MADRID P. de la Pena

... les uns par les autres, les
... un service électrique. D'un
... un tel état, comme un
... d'un pays qui a tout pa
... sans émotion ? ou lie
... d'une victoire que
... venir comme ?
... en, sur, sur, si-elle en la
...
... libre a-t-elle pu se refuse
... que alité au devant de
... les uns les plus dign
... d'un bon affectueux :
... lui-même faire ?
... y est une folle idée, ma
... et ce n'est que cela... oui, j
... M. de Cassey, j'ai été étou
... j'ai plus lui ; oui en me
... à l'idée d'être

... maintenant ?
... mes-vois véritablement
... lui en choisant sur lui un re
...
... demande.
... sans vouloir, sans vous en do
... avec, vous avez fait lie
... responsable à ce pauvre Am
... par son gendre ; grâce à son
... Ses provocances ne me de
... n'ont pas déshonoré. Il n'était qu
... Je ne veux pas vo
... mais est-ce vous (à la
... connaître votre supériorité, ose
... y a-t-il entre vous
... d'après autre que vous pe
... M. de Cassey ;
... est que ce mariage
... est responsable que... dep
...
... d'aurait que Vartre
... Mais remarq
... de l'autre qui produit ce r
... et un par
... le cri de
... Cependant, pe
... se croire aim
... de différentes espérances de
... en disent p

pour la première fois ainsi par Adrien, tré-saillit comme à une secousse électrique. Était-ce son cœur qui vibrerait ainsi, comme malgré lui, à se ressouvenir d'un passé qui n'avait pas été, même pour elle, sans émotion ? ou bien était-ce l'espérance lointaine d'une victoire qui déciderait de leur avenir commun ?

— Merci, mon ami, merci, fit-elle en lui tendant la main.

L'eût-il voulu, Adrien n'aurait pu se refuser à serrer cette main qui allait au devant de la sienne ; il pressa entre les siens ces jolis doigts frémissants, et lui dit d'un ton affectueux :

— Eh bien ! que faut-il faire ?

— Mon ami, je suis une folle tête, mais croyez-le bien, je ne suis que cela... oui, j'ai des torts envers M. de Canisy ; j'ai été étourdie, inconsidérée... j'irai plus loin ; oui un instant, je n'ai pas répugné à l'idée d'être sa femme...

— Et pourquoi plus, maintenant ?

— Pourquoi?... tenez-vous véritablement à le savoir ? fit-elle en abaissant sur lui un regard lent et pénétrant.

— Puisque je vous le demande.

— Eh bien ! sans le vouloir, sans vous en douter, sans vous en soucier, vous avez fait bien du tort, un tort irréparable à ce pauvre Amédée... Je le trouvais bon garçon ; grâce à vous, je le trouve bête. Ses prévenances ne me déplaisaient pas ; elles m'obsèdent. Il n'était que lourd ; il est assommant... Je ne veux pas vous faire un compliment ; mais est-ce vous en faire un que de reconnaître votre supériorité, aussitôt que le parallèle n'existe qu'entre vous et lui?... Un homme d'esprit autre que vous peut-être eût-il nui tout autant à M. de Canisy ; ce qu'il y a de positif, c'est que ce mariage est impossible, et n'est impossible que... depuis que vous êtes ici.

Elle avouait l'espèce d'attrait que Vartès, à son insu, exerçait sur elle. Mais remarquez que c'est l'esprit de Vartès qui produit ce miracle. L'esprit n'a pas de sexe, et un pareil aveu n'est pas rigoureusement le cri de détresse d'un cœur subjugué. Et cependant, pour peu qu'il eût quelque intérêt à se croire aimé, n'y a-t-il pas de délicieuses espérances dans l'effusion de ces paroles qui en disent plus

qu'on a voulu qu'elles ne disent ? Quoi de si invraisemblable, après tout, que cette femme, en se rappelant les torts de sa jeunesse, en fût arrivée à se laisser gagner par des qualités brillantes et le prestige d'une réputation et d'une gloire littéraire, l'une des plus grandes séductions qui puissent avoir action sur une imagination féminine ?

— Et c'est une détermination bien arrêtée ? fit Adrien avec la même gravité.

— Immuable. J'ai fait jadis un mariage de convenance, et, quoique je n'aie eu qu'à me louer de M. de Foucault, je ne voudrais pas finir ma vie comme je l'ai commencée... Oh ! sous mon air évaporé et frivole, la réflexion, une réflexion sérieuse, triste parfois, vient se glisser sans qu'on s'en doute... Si je me marie jamais, je veux aimer mon mari, l'aimer... bien.

— Et vous avez raison, Isaure.

— Eh bien ! vous chargez-vous de prévenir M. de Canisy... de le préparer... de lui dire... Enfin, de lui dire que je ne puis être sa femme ?

— La mission dont vous voulez me charger est délicate... et je ne sais pas si vous en apprécierez toutes les difficultés... C'est moi qui irai dire à Amédée de ne plus compter sur un mariage presque arrangé... ne m'interrompez pas, presque arrangé est le mot. Mais vous oubliez donc que, pour lui comme pour madame de Surbley, nous ne nous sommes rencontrés qu'ici, que je ne vous connaissais point?... Et c'est à un étranger que vous confiez une démarche de cette nature ! Qu'en pensera Amédée ? qu'en pensera sa sœur ?

— Sa sœur ? ah ! oui. Qu'en pense ce que voudra M. Amédée, cela vous est, je crois, assez indifférent ; mais sa sœur ! je comprends que vous teniez infiniment à ne pas l'ombrager. Quelque placide qu'elle semble, elle pourrait se cabrer, et c'est à quoi je n'avais pas songé. Pardonnez-moi et prenez tout cela pour non avenu : je serais au désespoir de jeter le trouble dans le ménage.

Cela fut modulé d'une voix sèche, âpre, qui frappa étrangement celui-ci.

— Isaure, êtes-vous folle ! Qu'a à faire dans tout cela madame de Surbley ? Quelle est donc votre idée ?

— Vous me supposez donc aveugle ! Mais j'ai des yeux encore, et il ne fallait pas une bien grande perspicacité pour s'apercevoir...

— Mais de quoi ?

— Osez nier que vous l'aimiez !

— Madame de Surbley !

— Oui.

— Isaure, vous avez perdu l'esprit.

— Allons donc ! depuis huit jours, vous ne l'avez pas plus quittée que son ombre ; vous étiez presque rivé à ses côtés, par le charme de sa conversation, je veux le croire, mais, à coup sûr, pas uniquement par ce charme... Qui vous en blâme ? Vous avez raison. Elle est accomplie. C'est un trésor qu'il ne faut pas laisser échapper et que votre bonne étoile vous a fait découvrir... Mais pourquoi tant de mystères ? Ne suis-je pas son amie ? ne suis-je pas la vôtre ? Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

Sa voix était devenue de plus en plus stridente. Lorsqu'elle adressa à Adrien cette dernière question, son œil jetait des flammes. Son trouble était trop manifeste pour échapper à celui-ci ; il était toute une révélation.

Vatrès la regarda avec stupéfaction.

Ce caractère de femme est malaisé à définir, et, pour être juste avec lui, il faut le suivre, l'interroger avec une attention, un soin méticuleux. Isaure, bien qu'égoïste, n'était pas exempte d'entraînement. Les égoïstes aiment comme le reste des hommes, et c'est quelquefois même leur châtement. Seulement, ce sont eux qu'ils aiment jusque dans l'objet aimé. Madame de Foucault, nature emportée que la résistance exaltait, avait fini par se persuader que son bonheur se trouvait entre les mains du même homme qu'elle avait jadis dédaigné après lui avoir souri. Si Vatrès n'eût pas paru s'éloigner d'elle, si elle n'eût pas cru qu'il lui échappait, il est plus que probable que, conséquente avec sa nature, elle se fût fait une volupté des tourments causés par ses rigueurs, et qu'elle ne se fût pas trop hâtée d'y mettre un terme, même pour obéir à son penchant secret. Mais la position était toute différente. Pour jouer un pareil rôle, il faut être bien sûre de soi et des autres, et n'être pas surtout menacée dans sa propriété. Et c'était tout le bout du monde s'il était temps encore de reconquérir

le terrain qu'on avait laissé reprendre par dédain et par une confiance exagérée de soi-même.

Bien véritablement, à cette heure, elle aimait ou croyait aimer, ce qui est même chose. Et ces paroles : « Vous l'aimez, n'est-ce pas ? » étaient sincères. Elles lui étaient échappées sans manège, et elle n'en sentit toute la portée que par le regard étonné, ébahi, que lui lança celui-ci. Ce regard la rappela à elle-même, elle comprit que cela équivalait à un aveu, qu'elle s'était oubliée. La pudeur, le regret, la honte de s'être déclarée, pour se voir repousser ignominieusement peut-être, agit sur elle avec une telle violence qu'elle se mit à fondre en pleurs, à échapper en sanglots sans pouvoir comprimer ce débordement de larmes. Elle s'était caché le visage dans son mouchoir, et faisait d'inutiles efforts pour se contenir.

— Isaure ! Isaure ! au nom du ciel !... fit Vatrès, qui n'était guère moins ému.

— Laissez-moi... laissez-moi... par pitié, laissez-moi !... vous voyez bien que j'étouffe, que je me meurs, si vous ne me laissez pas à ma honte !... O mon Dieu ! Mais allez-vous en, poursuivit-elle en le repoussant de la main, la figure toujours cachée dans son mouchoir.

— Quelqu'un peut arriver, et si l'on vous voyait ainsi !... Venez, venez, le kiosque est à deux pas, là vous n'aurez pas à craindre d'être observée.

Il lui prit le bras, et, moitié persuasion, moitié contrainte, il réussit à l'entraîner dans le petit pavillon.

Elle se laissa tomber dans le sofa. Ses larmes n'avaient pas cessé. Ses traits étaient toujours voilés. Elle se mourait de confusion.

— Si vous êtes bon, Adrien, allez-vous en, retirez-vous, ne voyez-vous pas que, désormais, je ne saurais supporter votre vue, sans expirer de honte !... Êtes-vous assez vengé !

— Isaure, que dites-vous là ?

— Ah ! les rôles sont bien changés. C'était vous, il y a six ans, qui pleuriez, qui vous désoliez... Moins malheureux toutefois que moi, car vous trouviez une raison de m'oublier dans le... ressentiment que devait vous inspirer ma conduite ; tandis que je n'ai aucune raison,

moi, de... vous aimer moins !... Maintenant, cette femme sans cœur est à vos pieds, vous pouvez, vous devez l'écraser, elle n'aura pas droit de se plaindre... l'écraser ! non, vous ne l'écraserez pas. Et c'est en quoi vous serez inexorable. Vous la méprisez trop pour vous venger ; elle vous est trop indifférente pour que vous songiez même à la haïr !... Vous aimez, vous aimez une autre femme. Ai-je jamais existé ? m'avez-vous jamais aimée ? Avez-vous jamais souffert pour moi ?... Oh ! Henriette ! Henriette !

Madame de Surbley ! Mais, encore un coup, vous êtes folle, Isaure ! et elle est loin sans doute de s'imaginer quels soupçons elle a fait naître.

— Vous ne l'aimez pas ! dites-moi que c'est bien vrai, que vous n'avez jamais songé ?...

— Je vous le jure.

— Merci ! oh ! merci !

Elle l'aimait donc ! Adrien, devant ce flux de paroles entrecoupées, fiévreuses, insensées, ne pouvait douter de l'entraînement qui avait poussé cette femme hautaine bien au delà des bornes posées par la seule dignité de son sexe. Un tel aveu dans cette bouche dédaigneuse et superlativement vaine, avait un prix infini, et Vartès était fondé à se croire bien puissamment aimé, puisque l'amour qu'il inspirait avait triomphé du plus indomptable orgueil. Les larmes d'Isaure la rendaient irrésistible, et, l'eût-il essayé, il lui eût été impossible d'échapper à la fascination de ces pleurs, de cette confusion, de cet inconcevable délire. Il lui prit la main, et, la serrant dans les siennes avec un trouble qu'il ne chercha point davantage à dissimuler :

— Isaure, lui dit-il, ai-je bien compris ?...

— Oui ; mais qu'importe ? Vous ne pouvez m'aimer. On n'aime que celle qu'on estime..., et, je ne m'abuse point, vous me jugez sévèrement...

— Votre passé n'est pas sans tort, mon amie... mais vous l'avez dit, l'âge peut apporter des modifications heureuses, et changer du tout au tout un caractère... et je crois fermement que vous n'avez conservé de vos premières années qu'une beauté qui, elle aussi, s'est merveilleusement transformée.

Je ne sais si je ne me rends point bien vite et si mes défiances ne s'envolent pas un peu prématurément ; mais ma vie ne vous appartient pas d'aujourd'hui ; et, le voudrais-je, j'avoue que je tenterais vainement de résister à l'étrange séduction que vous exercez sur moi. Cette fois, Isaure, vous savez ce que vous faites, c'est l'existence d'un homme et non plus celle d'un enfant qui se livre à vous... Voyons, interrogez-vous bien... m'aimez-vous... réellement ?

— Oui.

— Ma vie a ses ennuis, si elle a ses enivrants ; elle a ses déboires, si elle a ses triomphes. Êtes-vous disposée à partager tout cela, tracas et joies, troubles et succès, les hauts et les bas de l'aventurier, — car je ne suis, au demeurant, que cela, — qui spéculé sur quelque chose d'aussi fragile que le goût d'un public très peu intelligent, mais, en revanche, très frivole ?

— Tout cela, oui, tout cela avec vous !

— Eh bien ! Isaure...

Gustave DESNOIRESTERRES.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

De quoi parler, si ce n'est de l'héroïne du jour, de cette étoile fraîchement apparue et qui, à peine sur l'horizon, éclipsé tous les astres qui brillaient avant elle au firmament dramatique, de madame Ristori enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom ? A l'heure qu'il est, madame Ristori occupe à elle seule les cent bouches et les cent trompettes de la Renommée. Il n'y a plus pour

elle assez d'encens, assez de fleurs. Après *Mirra*, qui lui a valu une longue série de triomphes, la grande tragédienne vient de se montrer sous les traits de Marie-Stuart. C'était l'épreuve nouvelle à laquelle on attendait l'artiste : ce talent si tendre, si passionné dans *Françoise de Rimini*, si énergique, si terrible dans *Mirra*, saurait-il revêtir cette physionomie mélancolique et ré-

veuse, cette auréole du martyr qui rayonne sur le front de Marie-Stuart? Eh bien! nous avons hâte de le dire, madame Ristori a tenu tout ce que ses plus fervents admirateurs attendaient d'elle. Pas une phrase de cette langue agonie qui n'ait en quelque sorte son accent; pas une nuance de ce rôle multiple qui ne soit comprise et rendue avec une admirable intelligence: mélancolie, sensibilité, tendresse, prière, or uel, repentir, foi, reliquation, tous les sentiments dont l'âme humaine est susceptible, trouvent en elle la plus habile et la plus éloquente interprète. Quelle physionomie! quel regard! quelle vie! quelle diction! quelle pantomime surtout! quelle pantomime expressive et parlante! Jamais, oh non! jamais artiste ne poussa plus loin l'art si difficile d'associer et d'harmonier la mimique avec la parole, et de faire du geste, pour ainsi dire, la traduction de la pensée.

Aussi que d'applaudissements! que de bravos! que de rappels! que de bouquets! rien n'a manqué à cette ovation sans exemple dans les fastes de la tragédie, et il n'y a point d'hyperbole à dire qu'on a fait à la triomphatrice un véritable tapis de fleurs.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Jamais proverbe ne fut à coup sûr mieux justifié. Tandis que la troupe italienne voit, trois jours par semaine, le public accourir à ses représentations, la pauvre troupe anglaise, qui alterne avec elle, en est réduite à jouer devant les banquettes. Ce n'est pas à coup sûr qu'elle manque de zèle ni d'activité; elle a déjà, depuis son arrivée, passé en revue la plupart des chefs-d'œuvres de Shakespeare: *Othello*, *Hamlet*, *Macbeth*; ce n'est pas qu'elle ne possède des artistes d'un vrai talent, par exemple, M et madame Wallack. Mais elle a beau faire, elle a beau se mettre en quatre pour plaire à ce sultan capricieux qu'on appelle le public; l'ingrat la laisse faire sans daigner jeter un coup d'œil sur son affiche. Il n'y a qu'heur et malheur.

Parlez-moi de mademoiselle Déjazet, voilà une luronne à qui la popularité ne fera jamais défaut. Elle a beau disparaître pendant deux ans, trois ans, puis revenir planter sa tente à une lieue de sa véritable patrie, du Palais-Royal et des Variétés, au plein cœur du sombre mélodrame; ce public qui, depuis trente ans, la traite et l'aime comme un enfant gâté, accourt

à l'appel de sa favorite. Il faut voir quelle foule se presse chaque soir à la porte de la Gaité pour applaudir, sous les traits du Sergent Frédéric, le gentil Vert-Vert d'autrefois. C'est qu'en vérité, c'est un diable de petit corps que cette Déjazet, un lutin qui semble avoir le don de regarder passer le temps sans bouger de place. Considérez-la: elle a vingt ans comme autrefois; elle n'a pas vieilli d'un jour — ni d'une nuit. Elle a été tour à tour la jeune sse de toutes les jolies filles et de tous les grands hommes, et même de quelques libertins d'autrefois: Frétilon, Madelon Friquet, la Comtesse du Tonneau, Voltaire, Rousseau, Napoléon, Richelieu, Létorières, Gentil-Bernard. Eh bien! cette éternelle jeunesse dure encore. A-t-elle retrouvé le secret de Ninon de l'Enclos? Je l'ignore; mais ce que je sais, mais ce que j'affirme, c'est que sa personne s'inscrit en faux contre son acte de naissance; c'est que, dans ce rôle de Frédéric, taillé par MM. Dumanoir et Vanderburk sur le patron de tous les mauvais sujets de son répertoire, elle va, elle vient, elle court, elle danse, elle jase, elle chante comme un écolier en vacances, ni plus ni moins que si elle arpentait encore les planches du Palais-Royal, le théâtre de ses beaux jours?

Puisque me voilà, sans y penser, au Palais-Royal, profitons de la circonstance pour toucher deux mots de la *Mariée est trop belle*, petit proverbe en partie double de MM. Henri de Kock et Beauval et. Ce vaudeville à mur mitoyen nous montre d'un côté un monsieur qui vernit ses boîtes, et de l'autre une jeune blanchisseuse qui ôte son jupon. Le dénouement prévu est que l'amour et l'hymen finissent par ouvrir une porte de communication, en dépit des noirceurs d'un ligo en gants jaunes, qui fait tout son possible afin d'emmieler la serrure.

Gil Pérez est fort plaisant dans le personnage du monsieur qui se vernit lui-même. Mademoiselle Cico joue et chante fort agréablement le rôle de la blanchisseuse. Quant à mademoiselle Azimont, qui n'a que quelques mots à dire, il lui suffit d'être jolie pour répondre à toutes les exigences de son emploi.

Rien autre chose de nouveau, si ce n'est que l'Hippodrome vient de nous offrir, sous le titre de *la Crimee*, un tableau bruyant et animé des exploits de nos braves soldats sur les rives de la mer Noire. L'auteur de ce mimodrame,

M Arnaut aîné, qui n'est autre que le directeur de l'Hippodrome, nous fait assister à la descente de l'expédition sur la terre ennemie et à la victoire de l'Alma, qui couronne le premier chant de cette Iliade dont le dénouement n'est pas encore venu. Ce n'est pas sans plaisir ni sans émotion qu'on assiste à cette image en miniature de cette lutte de géants, où la France guerrière reparait, après trente ans de paix, aussi intrépide, aussi glorieuse que sur les chants de bataille d'Austerlitz et de la Moskowa. En avant, braves troupiers français! sus aux Russes! Chargez, enfoncez l'ennemi! du haut de l'Arc-de-Triomphe, vingt ans de gloire vous contemplent!

M Arnaut a fait les choses en auteur amoureux de son œuvre autant qu'en directeur généreux. Les uniformes sont très exacts et très variés. Zouaves, chasseurs d'Afrique, tirailleurs de Vincennes, dragons anglais, écossais aux jambes nues, tout s'y trouve, jusqu'à un canon, un vrai canon, qui remplit le premier rôle à la satisfaction générale.

La dernière fête de nuit donnée mercredi dernier au Jardin-d'Hiver, a été splendide. Tout Paris artistique et élégant y assistait. On a constaté au contrôle l'entrée de 1,800 femmes et de 3,600 hommes. Le coup d'œil était vraiment féérique: l'éclairage n'avait pas, dit-on, coûté moins de 6,000 fr.; l'orchestre de 120 musiciens était conduit par Musard; presque tous les quadrilles de ce jeune compositeur ont eu les honneurs du bis; un splendide buffet servi par trente domestiques en grande livrée, a fait une recette de 4 200 fr. A minuit, un superbe feu d'artifice a été tiré dans le Jardin-d'Été, par Ruggieri. Au milieu du bouquet, on lisait en lettres de feu l'inscription suivante:

A MERCREDI PROCHAIN!

Les étrangers qui viennent à Paris ne peuvent pas se dispenser d'assister à une de ces fêtes, et de visiter ce Palais féérique, qui n'a pas coûté moins de Trois millions.

A défaut d'autres nouveautés laissez-moi vous dire deux mots d'un petit in 32, qui touche de près au théâtre; je veux parler de la biographie d'Augustine Brohan, la piquante soubrette du Théâtre-Français, par Eugène de Mirecourt. Cette biographie, la trente troisième de la galerie que

l'auteur poursuit avec un succès toujours croissant, contient sur les premières années de la jeune actrice des détails d'un vif intérêt. On nous saura gré d'en reproduire quelques pages.

Suzanne Brohan quitta la scène jeune encore. Elle se retira dans une maison de campagne, bâtie à Fresnes-les-Rungis, sur l'ancien domaine du chancelier d'Aguesseau.

Là fut élevée sa fille Augustine, qu'on laissa jusqu'à l'âge de huit ans sauter et bondir comme une gazelle à l'ombre des grands arbres ou sur les vertes pelouses.

Quand l'heure sérieuse de l'étude sonna pour elle, on la fit revenir à Paris, et sa mère lui choisit pour précepteur l'abbé Paravey, l'un des vicaires de Saint-Eustache, excellent homme, qui eut très souvent l'occasion d'exercer sa patience et son évangélique douceur avec le lutin gracieux confié à ses soins.

Augustine joignait une sensibilité profonde à une pétulance extrême. Tantôt, docile et soumise, elle écoutait, tout émue, les pieux discours du bon abbé; tantôt mutine et folâtre, elle le déconcertait par de vives saillies ou par des répliques aussi spirituelles qu'irrespectueuses.

On la fit entrer à l'âge de dix ans au Conservatoire. Un arrêté du ministre venait d'inscrire la fille de Suzanne sur la liste des pensionnaires.

Le professeur d'Augustine lui reconnut des dispositions rares. Mais notre jeune élève qui, sous la tutelle du vicaire de Saint-Eustache, déployait des instincts de comédienne, s'avisait tout à coup d'être dévote au Conservatoire. Laisant de côté les *Rosine* et les *Marinette*, elle s'abandonnait à des rêves pieux, et lisait en pleine classe de Samson des livres ascétiques.

Augustine entra alors dans sa treizième année. Déjà ses compagnes se montraient coquettes et songeaient beaucoup à la parure; mais elle ne suivait point leur exemple et méprisait tous les goûts mondains. Un jour, Samson lui dit:

— Vous allez bientôt concourir, mademoiselle. Approchez; venez réciter vos rôles.

Augustine se lève d'un air assez maussade et se place devant la chaire.

— Eh! bon Dieu, quelle tenue! s'écrie le professeur. On dirait d'un garçon. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches?

— Rien, je n'ai rien, balbutie la jeune élève confuse.

— Comment, rien? c'est incroyable, elles sont énormes!

Il fait un signe à Berton qui se trouve à côté d'Augustine pour lui donner la réplique. Berton la fouille et retire des poches de sa robe quatorze poupées à ressort, habillées en religieuses.

Toute la classe part d'un éclat de rire. Le professeur mécontent dit à la jeune fille :

— Mademoiselle, vous n'avez aucune vocation pour le théâtre. On vous renverra chez votre mère.

Le surlendemain, toutefois, il se ravise et lui fait réciter ses rôles, qu'elle débite avec beaucoup de verve et d'intelligence.

— A la bonne heure, vous avez travaillé, dit Samson.

— Moi? par exemple! je n'ai pas même lu la brochure, répond Augustine d'un air dégagé.

— Vous n'avez pas lu la brochure..... Quel est donc ce livre que vous tenez entre les mains?

Il le lui fait prendre, l'ouvre, et tombe des nues, en voyant, au lieu d'un tome des œuvres de Molière, *l'Imitation de Jésus-Christ*.

— Pour le coup, c'est trop fort! dit Samson. Je vous exclus du concours, mademoiselle!

Chérubini parvint avec beaucoup de peine à faire rétracter au professeur cette sentence rigoureuse. La jeune fille pardonnée remporta le second prix. Au concours suivant, elle eut la première couronne, sans avoir travaillé plus que l'année précédente. Elle savait les rôles, pour les entendre répéter une seule fois pendant la classe, et consacrait le reste du temps à ses lectures favorites.

On conçoit que *l'Imitation de Jésus-Christ* ne lui donnait pas un goût bien décidé pour le théâtre. Un beau jour elle disparaît et se réfugie dans un couvent de la rue du Bac. Voilà tout Paris-artiste en émoi.

Sur la demande de Samson, la Comédie-Française accorde à Augustine ses débuts. Le savant professeur n'entend pas que le cloître lui ravisse ses élèves. On va trouver la jeune fille, on la sermonne, on fait briller à ses yeux un éclatant avenir; sa mère pleure, et, moitié par séduction, moitié par force, on l'enlève au couvent pour l'amener rue Richelieu, où elle débute, à quatorze ans et demi, dans *Tartuffe* et dans les *Rivaux d'eux-mêmes*.

Il est parfaitement démontré que la comédienne, sans toutes ces influences, serait aujourd'hui religieuse.

Je voudrais pouvoir reproduire en entier cet opuscule dans lequel le talent de l'historiographe a enchassé avec une adresse infinie les centaines de bons mots que mademoiselle Augustine Brohan a mis en circulation; mais je renvoie, faute d'espace, le lecteur à l'ouvrage de M. Eugène de Mirecourt. Deux heures lui suffiront pour faire complète connaissance avec la moderne Sophie Arnould, et je lui garantis qu'il ne saurait mieux les employer.

M de Mirecourt vient d'ajouter à sa galerie la biographie de M. Louis Véron, qui se recommande par les plus piquantes révélations, et celles de MM. Gonzales et Féval, deux jumeaux accouplés sous la même couverture jaune. De ces petits volumes si pleins de faits, d'anecdotes et de mots charmants, il en est un qui vient d'acquiescer une triste actualité. C'est celle de madame de Girardin, une femme d'esprit, de cœur et de talent, que l'impitoyable mort a ravie à la tendresse de son mari et à l'affection de sa famille; triste fin également pleurée par les lettres et par l'amitié!

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.



J. David

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92.

*Coiffette de R. S'hopiteau (Anc^{ne} M^{me} Popelin Ducarre) Dentelles de G. Violard
 Mouchoir de Chapron. Corssets de M^{me} Hyppolite four^{ne} de L. M. Imprentice
 Parfums de Egraud fournisseur. B^{te} de L. M. L'Empereur et des Cours Etrangères*

LONDON at the Monitor Office, 22, Greek Street Soho. NEW YORK, E.B. Strange B^{ty}

MADRID, El Correo de la Moda.

Die Vorhülle gegen Nachdruck.

Membre Facult...

(Traduc...

VENTEUR

JOURNAL DU

MO



Grâce
l'Expo-
sition uni-
verselle, et
à no-
Ristori,
nous pou-
vons enro-
gister
chaque
jour les
plus jolis
tablettes de
ville et de
sortir.

Il est es-
sentiel de
savoir que
l'Exposition
universelle
de 1851
a été une
grande
tragedie.
Je ne
peux que
vous dire
que, lorsque
l'on a voulu
deviser le
monde pour
le transporter
en un
lieu, on ne
peut pas
éviter de
trouver
des
difficultés
et à grande
échelle, j'examine
les choses
les plus
remarquables
de la science
de nos
jours, et
je suis
triste de
voir que
les
choses
les plus
simples, car
elles sont
si communes.